

3^e année. — N° 159.

(ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. : Étranger : 20 fr.)

1^{er} Décembre 1917.

(30, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère 39-61).

L'aini... ou...

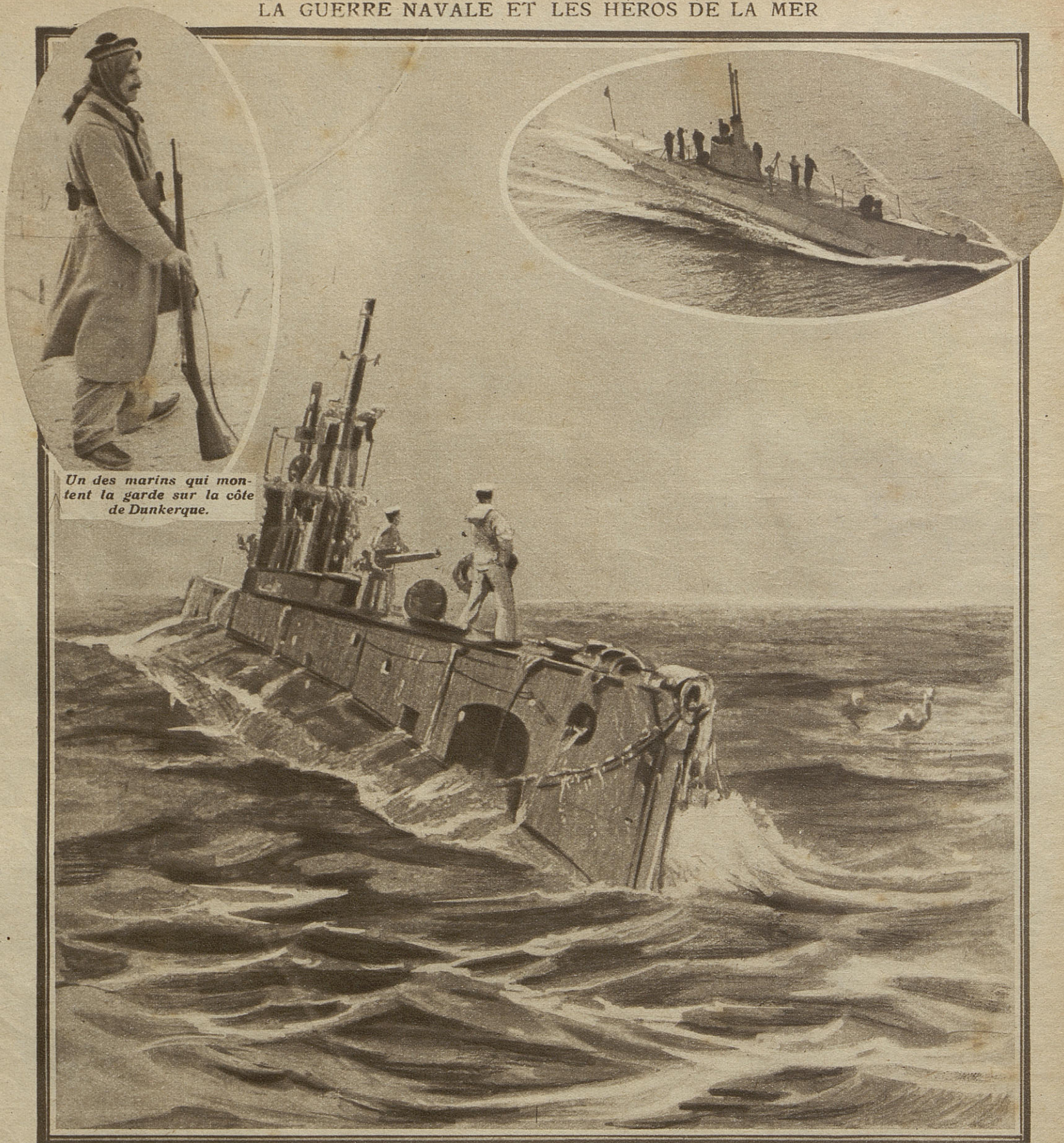


FOP 47

(Cl. Sazerac.)

Le général Fayolle, commandant en chef de l'armée française d'Italie

J'ai vu.
LA GUERRE NAVALE ET LES HÉROS DE LA MER



Un des marins qui montent la garde sur la côte de Dunkerque.

En bas et dans le document du haut à droite : Deux sous-marins patrouillant dans la mer du Nord. Le sous-marin du bas recueille les matelots d'un sous-marin ennemi qu'il vient de torpiller.

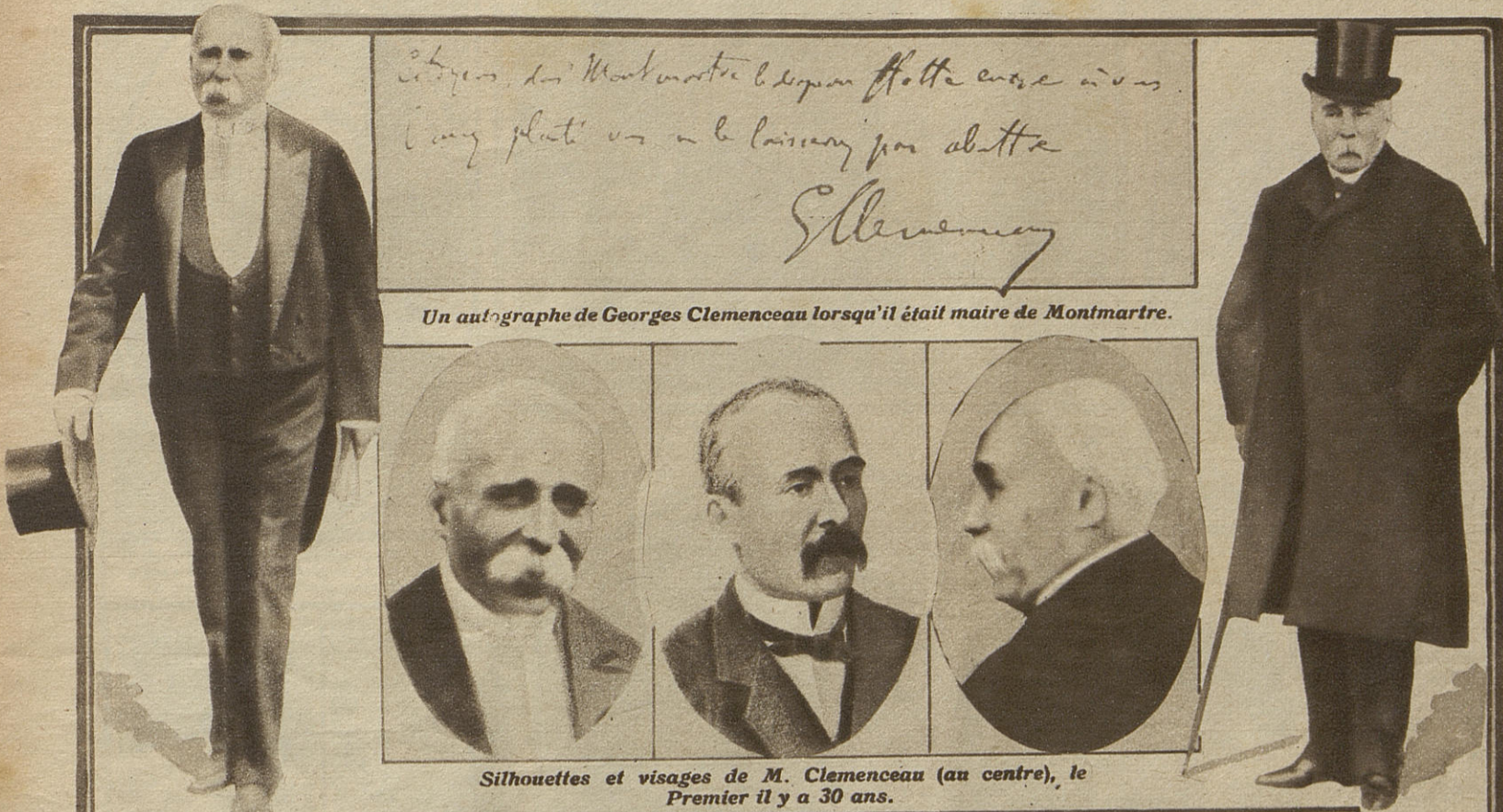
Le programme que nous avons exposé en raccourci dans nos deux derniers numéros sur "La guerre navale et les héros de la mer" demande encore quelques précisions. Que nos lecteurs veuillent bien nous comprendre. Nous n'entendons pas limiter nos pages sur la marine aux seuls récits de la guerre si dure qu'elle a menée sur toutes les mers. Certes, il va de soi que dans chacun de nos numéros nous donnerons la relation documentaire de quelques-uns de ces beaux faits d'armes qui prouvent que nos marins sont toujours de la race des Jean Bart et des Duguay-Trouin. Les héros du *Gaulois*, du *Bouvet*, les "pompons rouges" de l'Yser et tant d'autres encore n'ont pas eu la part de gloire qu'ils peuvent à si juste titre revendiquer. Mais à côté du récit de ces exploits nous publierons sur toutes les questions maritimes, si capitales pour la France, des études intéressantes et sérieuses.

La guerre a démontré la nécessité qu'il y a pour un pays à posséder une

marine marchande nombreuse, active et très outillée. Nous nous y emploierons car une flotte marchande n'est pas seulement pour son pays un instrument de fortune, c'est encore une enseigne, un signe de force, la preuve affirmée devant tous les peuples de sa puissance. Il faudra donc lorsqu'après la guerre victorieuse, la France aura reçu le prix de ses sacrifices qu'elle reprenne immédiatement dans le monde son rang de grande puissance maritime. Tombée avant les hostilités au cinquième rang elle était incapable d'assurer son propre trafic et payait près de 400 millions par an aux flottes marchandes étrangères. Il faudra que tout au moins elle se suffise et que nos gouvernants se souviennent, comme le proclamait sir Walter Raleigh que "quiconque commande la mer, commande le commerce ; quiconque commande le commerce commande la richesse du monde, et par suite le monde lui-même." Sans se lasser, *J'ai vu* s'emploiera à le rappeler à tous les Français.

F. R.

" LA GUERRE, RIEN QUE LA GUERRE! " A DÉCLARÉ M. CLEMENCEAU



Un autographe de Georges Clemenceau lorsqu'il était maire de Montmartre.

Silhouettes et visages de M. Clemenceau (au centre), le Premier il y a 30 ans.



Le "tigre" dans son cabinet de travail.



M. Clemenceau le jour où il constitua son ministère.



M. Clemenceau en tenue de visite au front des armées.

" Je suis un vieux débutant ! " disait naguère M. Clemenceau qui, le 20 novembre, vient de refaire encore un " début " sensationnel, faisant à la Chambre une déclaration splendide qui a secoué toute la nation et qui lui a valu une majorité de 418 voix contre 65. Pour parler à ses enfants, la France a pris la figure de ce vieillard, dont la vie de bataille est à elle seule un exemple d'énergie et de volonté. Sur la brèche depuis 1870, — il était alors maire de Montmartre — celui qu'on appelle " le Tigre " et qui vient d'être poussé au pouvoir par le pays tout entier est le plus authentique des fils de la Révolution française et le plus implacable ennemi de l'Allemagne impériale.

EN MARGE DE LA GUERRE



A Sofia, le kaiser, en uniforme bulgare, se rendant au château avec le tzar Ferdinand de Bulgarie, en uniforme prussien.



En Suisse l'ex-roi de Grèce Constantin (1), la reine Sophie de Hohenzollern (2) et leurs enfants, dans le parc de la villa, où ils vivent exilés, près de Zurich.



Un de nos commandants d'armée dont il est question, le général Duchêne s'entretenant avec quelques officiers alpins.



Lénine, le chef des maximalistes russes agent de l'Allemagne.



Trotsky a demandé la suppression de la propriété privée.



Le général anglais sir Stanley Maude X le vainqueur de Kut el Amara et de Bagdad, commandant en chef de l'armée britannique de Mésopotamie, est mort le 18 novembre.



Le général allemand von Estorff qui a pris l'île russe de Moon.



Ahmet Izet Pacha, le chef turc de Palestine, prisonnier des Anglais.



La visite dentaire des recrues américaines dans un camp d'instruction aux Etats-Unis.



A Dugny, dans la Meuse, un 380 allemand a projeté une auto sur le toit d'une ferme.



Le colonel Audéoud, chef d'état-major de l'armée fédérale suisse vient de mourir.



Le premier conseil du cabinet espagnol : de gauche à droite : F. Rodès (Instruction publique); Fernandez (Justice); de Matamala (Intérieur); Gimeno (Marine); Garcia Prieto (président); La Cierva (Guerre); Ventosa Calvell (Commerce); Zamora (Finances).



Le général Wilson qui va représenter l'Angleterre au Comité de guerre interallié.



Une cagna d'officier de liaison sur notre front de Champagne.



Les nouveaux titulaires de la grande médaille d'or de l'Aéro-Club. Le gauche à droite : Assis : cap. Personne; lt Bollacq; Deutsch de la Meurthe; Gaston Menier, sénateur; Lazare Weiler, député. Debout : Ortoli, Chaput; Dasher; cap. de Malherbe; d'Aubigny, député; lieutenant de vaisseau Thierry; c^{te} Leclerc, commandant le camp retranché de Paris.



Le peintre belge Anspach travaillant sur le front des Flandres.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

Ils n'avaient pas trop souffert ni les uns ni les autres ; mais les croisières sont épuisantes et exigent un repos assez long lorsqu'elles sont achevées, un repos qu'on avait, en dernier lieu, fixé égal à leur durée. A six heures du soir le sous-marin demanda un pilote qui lui fut envoyé à l'entrée de la passe. A six heures et demie il était à quai, dans un des nouveaux bassins qui ont été réservés aux sous-marins depuis la guerre.

Cuxhaven apparut aux hommes de l'U 51 sous un aspect qu'ils ne lui connaissaient pas jusqu'alors. Avant les hostilités c'était un petit port sans trafic, très important, placé comme une sentinelle à l'embouchure de l'Elbe. Depuis 1915, on avait agrandi les bassins de radoub et poussé avec une remarquable activité tous les travaux en cours. Cuxhaven était bientôt devenu avec Wilhelmshaven un des deux grands centres de la guerre sous-marine, les deux grandes usines aussi où les appareils venaient soumettre à l'examen des spécialistes, leur anatomie compliquée et fatiguée. Des centaines d'ingénieurs s'étaient installés dans Atteville de sept mille habitants (1) obligeant les



Levinski regarda ce train qui allait s'ébranler.

(1) Il y en a maintenant plus de vingt mille. Tous les efforts de l'Allemagne ont tendu pendant la guerre à accroître l'importance de ce port bien situé.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargée par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-marin, l'U-51, que commande le Prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui, de plus, a été jadis l'amant de Maria Lesser. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski, écartée par la besogne infâme qu'elle accomplit, veut rompre avec son passé. Mais le chef du service d'espionnage refuse obstinément sa démission, la menaçant, si elle persiste dans son projet, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski. Cependant l'U-51 poursuit sa croisière fertile en incidents de route : torpillages, pièges évités, etc. Levinski surprend un jour son ordonnance fouillant dans ses papiers à l'instigation de von Hartig dont il soupçonne les desseins. Une nuit, l'U-51 rencontre un navire-hôpital que von Hartig torpille malgré les objurgations de Levinski qui assiste terrifié à l'épouvantable mort des blessés et des infirmières. Maria Lesser, décidée à disparaître de la vie de Levinski qu'elle aime, vient pendant ce temps supplier un ami de ce dernier de révéler son sacrifice à l'officier si jamais celui-ci apprendrait un jour le mystère de sa vie. Sur l'U-51, Levinski continuant à écrire son journal de bord qu'il destine à Maria Lesser, narre qu'il a laissé échapper à dessein un navire non armé, et que rencontrant un autre sous-marin naviguant complètement désespéré. Son bateau l'a ravitaillé avant d'apprendre qu'il avait été coulé par l'ennemi. Peu après l'U-51 entre dans le port militaire de Cuxhaven.

hôtelières à étendre leur commerce, montant de toutes pièces des ateliers de réparations, amenant sur place et répartissant la main-d'œuvre. Ainsi dès leur arrivée les équipages des sous-marins avaient-ils l'impression d'une organisation formidable, créée à leur intention. Von Hartig ne devait se rendre que le lendemain matin à la Kommandatur. Dès son arrivée il rassembla ses hommes sur le pont, les remercia de leur concours qui lui avait permis d'accomplir heureusement sa mission. Il leur dit enfin qu'il comptait sur leur dévouement dans l'avenir et donna la permission de la soirée aux deux tiers de l'équipage.

Levinski descendit à terre. Il éprouvait cette joie enfantine du marin qui n'a pas mis le pied sur la terre ferme durant des semaines et qui se retrouve, libre enfin, parmi des hommes, dans des rues où il est loisible de marcher, de s'arrêter, d'ordonner sa course à son gré. Il se délassait les jambes et il en ressentait l'agrément que doit éprouver un malheureux qui est demeuré quelque temps paralysé. Il acheta des journaux, puis une revue illustrée qui résumait les événements des dernières semaines. Il les lut à la clarté d'une devanture, les mit dans la poche de sa capote et recommença d'avancer. Il s'arrêtait aux boutiques regardait tout avec une curiosité d'enfant : les cartes postales, les pipes, la maroquinerie, les bijoux, ces mille objets souvent de qualité médiocre que les habi-

tants des ports offrent à la tentation des voyageurs... C'est ainsi qu'il lui vint l'idée d'acheter un souvenir pour son amie. Il hésita quelque peu. « Il n'est peut-être pas délicat de lui offrir un bijou de prix » pensait-il... « Je n'en ai pas le droit... » Mais il se dit encore : « Bah ! La guerre autorise bien des choses. Elle a banni l'étiquette... Je ne veux pas me refuser ce plaisir. Il entra chez un bijoutier y choisit une perle montée en bague qu'il paya neuf cents marks. Puis il alla dîner.

La brasserie où il mangea lui sembla un endroit délicieux. Pourtant les mets étaient de mauvaise qualité ; mais il n'avait jamais diné d'aussi bon appétit.

Le lendemain, dans la nuit, Levinski prenait le train pour Hambourg. Il comptait passer un jour dans cette ville pour se reposer et repartir aussitôt après pour Kiel. L'animation de la gare, l'odeur des trains, la forme des wagons, tous les témoignages d'une vie dont il avait perdu le contact lui semblèrent des choses appréciables et lui communiquèrent un vif sentiment de bien-être. Il se sentait pénétré de confiance. Il reprenait le goût de l'existence tant notre

désir de vivre est fort et tant il est vrai qu'il suffit de simples remèdes pour nous le rendre lorsque nous l'avons perdu. Et puis encore il aimait ; il se rapprochait de son amour et sa joie augmentait d'instant en instant. Il s'était placé dans un coin d'un wagon, la tête appuyée sur le dossier tapissé de peluche rouge. Il demeurait là sans bouger sans dormir, la tête pleine de pensées heureuses. Dans le couloir un officier d'infanterie et un officier de marine parlaient tout en fumant des cigares, à l'odeur âcre. De temps en temps des bribes de leur conversation parvenaient jusqu'aux oreilles de Levinski. Ils discutaient sur la guerre, sur sa durée probable ; sur l'inviolabilité du front de l'ouest. Et l'officier d'infanterie disait :

— C'est en France seulement que nous pourrions frapper un coup qui mettrait fin à la guerre... Tous les avantages saisis ailleurs la prolongeront mais ne la termineront pas... Or, en France, la tâche est rude.

L'officier de marine écoutait, hochait la tête puis expliquait bientôt la théorie du contre-blocus sous-marin.

Levinski écoutait d'une oreille distraite. Les mots arrivaient à lui, vides de sens.

— Alimentation... Tonnage... Matières premières. Son corps dodelinait au rythme cahoté du train... La conversation des deux militaires continuait et Levinski l'écoutait comme une voix très lointaine, indifféremment. Il pensait : « Tout cela m'est égal... Tout cela m'est égal... Je suis

heureux de mon indifférence... Après-demain je serai à Kiel... »

Parfois le train s'arrêtait. Un employé hurlait le nom d'une station d'un timbre rauque, qui s'atténuait avec l'éloignement de l'homme. Puis, le train repartait dans la nuit répétant la même chanson monotone faite du grincement des wagons et du roulement des roues sèches. Las de fumer, les deux officiers se turent et Levinski s'endormit. Il se réveilla au matin un quart d'heure avant que le train arriva à Kiel... Il n'était pas trop fatigué et quand le train stoppa il sauta légèrement sur le quai. Il tendit sa valise à un porteur et se dirigea vers la sortie. Sur le quai mitoyen du sien des employés fermaient les portières d'un train qui allait partir et criaient. *Vorsicht* (1) aux voyageurs. Les portières claquaient en même temps que leur voix répétait mécaniquement :

— *Vorsicht!*... *Vorsicht!*...

Levinski regarda ce train qui allait s'ébranler. Et soudain il s'arrêta. Dans un wagon de première classe dont la porte n'était pas encore fermée il venait d'apercevoir une voyageuse qu'il crut reconnaître. C'étaient la même allure, le même visage grave et altier, les mêmes traits que ceux de Maria Lesser. Il s'arrêta.

— C'est impossible pensa-t-il... Ce n'est pas elle. Ma passion m'abuse... J'ai tellement songé à elle que je la vois à présent où elle n'est point.

Ce raisonnement s'était imposé à lui tout d'un trait sans enchaînement, sans logique, sous forme d'une impression, d'un démenti qu'il voulait se donner à lui-même. Cependant plus il regardait plus il était certain de la ressemblance, plus la conviction lui venait qu'il avait devant lui celle qu'il allait rejoindre... Il voulut s'en assurer et commença de traverser le quai, puis descendit sur la voie qui le séparait du quai où le train stationnait encore. A ce moment l'inconnue tourna la tête vers cet homme qui s'engageait subitement sur un terrain où personne d'autre ne se trouvait. Le

(1) Attention!

regard de Levinski et de la jeune femme se rencontrèrent.

— Mais c'est elle... c'est elle !...

La femme baissa la tête, comme quelqu'un qui veut dissimuler son visage. A ce moment un employé passa, ferma la portière.

— *Vorsicht!*... hurlait-il...

Ce fut un bruit sec, l'un des derniers, toutes les portes étant fermées. Un coup de sifflet retentit et emplît tout le hall de la gare en se multipliant... Le train partait. Levinski engagé sur la voie sentit qu'il était trop tard. D'ailleurs, l'employé qui lui portait son bagage, ne le voyant plus était revenu sur ses pas et le découvrant en cette situation l'interpela poliment :

— Par ici, lieutenant... Par ici la sortie... Faites attention un train va arriver sur cette voie.

Un train entra en gare en effet. Levinski remonta sur le quai. L'employé avait repris sa course la valise à la main et grommelait :

— Qu'est-ce qu'il lui a pris... Il allait se faire écraser. Il y en a beaucoup que cette guerre dérange... Oh... beaucoup...

Il regarda derrière lui pour s'assurer que, cette fois le lieutenant le suivait. Levinski s'approcha de lui.

— J'avais cru reconnaître quelqu'un au train qui partait.

— Ah... oui le 53...

Levinski, hébété, le cœur battant, demeura stupide... Il demanda.

— Où va-t-il mon ami, ce train?

— Le 53?...

— Oui... celui qui vient de partir là... Mais il va à Hanovre... mon lieutenant... A Hanovre! répondit l'employé étonné qu'on put lui demander avec autant d'émotion un renseignement aussi simple...

— A Hanovre? Qu'irait-elle faire à Hanovre. A coup sûr j'ai fait erreur. Ce n'était pas elle. Pourtant quand elle a posé son regard sur moi j'ai reconnu ses yeux... J'ai senti alors que je ne me trompais pas...

Tour à tour Levinski croyait à l'une ou l'autre de ses impressions. Seul dans Hambourg troublé par cette rencontre, il marcha au hasard des rues, sans but. Il eut envie de télégraphier à Kiel puis il songea qu'il

y serait arrivé avant d'avoir reçu une réponse à sa dépêche. La journée lui sembla longue, très longue. Le soir il ne tint plus en place. Il décida de ne pas coucher à Hambourg et d'en partir sur le champ. Son inquiétude, sa préoccupation le tinrent éveillé pendant toute la route. Il arriva à Kiel, le matin et tout de suite se fit conduire à son domicile. Il y trouva un courrier fourni, des lettres de ses parents, d'amis et une lettre de Rolls qui contenait ces lignes :

« Mon cher camarade,

« Je vais mieux, à présent, mais j'ai beaucoup souffert. Je suis toujours en traitement à l'hôpital 70... Je sors toutefois chaque après-midi — ce sont mes premières sorties — entre trois et cinq heures. Ma blessure du côté est tout à fait cicatrisée. Mon bras est en meilleur état mais sans doute n'en retrouverai-je jamais le libre usage. Du moins l'ai-je conservé. C'est beaucoup.

« Dès ton arrivée viens me voir. J'ai une lettre à te remettre et j'ai surtout à te parler... Ce que j'ai à te dire te sera pénible. Hélas! la vie ne nous apporte aux uns et autres que trop de douleurs. Deux conditions peuvent nous aider à la supporter: la ferme volonté d'atteindre un noble but, la certitude d'amitiés vraies.

« J'espère que tu es assuré de la mienne. Pour le reste, je m'efforcerai de te communiquer d'implacables desseins de ceux qui ne vous laissent de trêve qu'on ne les aient réalisés. « Je te serre les mains.

« ROLLS. »

(A suivre.) — GÉRARD BAUER.

UNE SEMAINE DE GUERRE Du 14 au 20 Novembre.

MERCREDI 14 NOVEMBRE. — M. Lloyd George lit aux Communes le texte de l'accord de Rapallo.

JEUDI 15. — M. Clemenceau accepte de former le ministère.

VENDREDI 16. — Le cabinet Clemenceau est constitué.

SAMEDI 17. — Engagement naval près d'Héliogoland.

— Mort de Rodin.

— Troubles à Zurich: morts et blessés.

DIMANCHE 18. — Les maximalistes sont complètement maîtres de Petrograd.

— Les Anglais occupent Jaffa.

LUNDI 19. — Grand débat aux Communes sur le Comité de guerre interallié.

MARDI 20. — Le cabinet Clemenceau se présente devant les Chambres: 418 voix contre 65.

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE PENDANT LA GUERRE

NOUVEAUTÉS :

L'ÉNIGME DE CHARLEROI

par Gabriel HANOTAUX de l'Académie Française.
Un vol. in-18, 128 pages, 4 cartes... 1 fr. 50

...SAVOIA! (LA GUERRE DES CIMES)

par Eric ALLATINI. Couv. en coul. de CAPPIELLO
Un vol. in-18... 2 francs.

LUEURS ET REFLETS DE LA GUERRE

par Gaston SORBETS
Un vol. in-18... 4 francs.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE

par Charles DÉRENNES, illustrations de Léon FAURET
Un vol. in-18... 4 francs.

JEPH, LE ROMAN D'UN AS

par Henri DECOIN. Préface de G. de PAWLOWSKI
Un vol. in-18... 4 francs.

CAVALIERS DE FRANCE

par le Capitaine LANGEVIN.
Préface de Théodore CHEZE. Ill. de Gérard COCHET
Un vol. in-18... 4 francs.

LES FLANDRES EN KHAKI

par Victor BREYER. Préface de C. FAROUX
Couverture dessinée par HAUTOT
Un vol. in-18... 2 francs.

CHASSEURS DE BOCHES

par Jacques MORTANE. Couv. en coul. de DAGUET
Un vol. in-18... 4 francs.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

Pour conserver les numéros de *J'ai vu...* procurez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

FORCES INCONNUES
Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 86. GRATIS.

BAIN DE PIEDS JAPONAIS
Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur
30°
Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

LA DEVISE DU VIEILLARD

« Soignez vos reins dès aujourd'hui et demain votre santé se maintiendra d'elle-même ». Telle est la devise du vieillard et il vous dira qu'il est sage de la suivre.

Lorsque les reins (*vulg. rognons*) sont en bon état, ils ont suffisamment à faire pour filtrer et purifier le sang des milliers de fois par jour.

Lorsque, pour des causes variées : vieillesse, surmenage, refroidissement, fatigue, ces organes sensibles s'affaiblissent, l'acide urique, les liquides en excès ont tôt fait de séjourner dans l'organisme et de causer le mal de dos, le lumbago, la sciatique, le rhumatisme, l'hydro-pisie et de nombreux maux tels que : vertiges, nervosité, irritabilité, palpitations de cœur, troubles de la vue, envies continuelles de dormir, troubles de la vessie (pierre) et autres complications beaucoup plus graves.

La vie s'arrêterait vite si les reins cessaient de fonctionner ; aussi, faut-il apporter la plus grande attention au moindre symptôme qui révèle leur faiblesse. Si vous négligez ce mal, un danger ignoré vous menace souvent.

Les Pilules Foster pour les Reins sont le remède des vieillards dont les reins sont fatalement affaiblis et ralentis par l'âge ; des hommes et des femmes qui ont atteint l'âge mûr et dont la santé laisse à désirer parce que les reins fonctionnent mal ; des enfants qui sont prédisposés à la faiblesse des reins. Pour vous elles aideront vos reins à rejeter vigoureusement l'acide urique et toutes les impuretés qui se forment continuellement dans le corps.

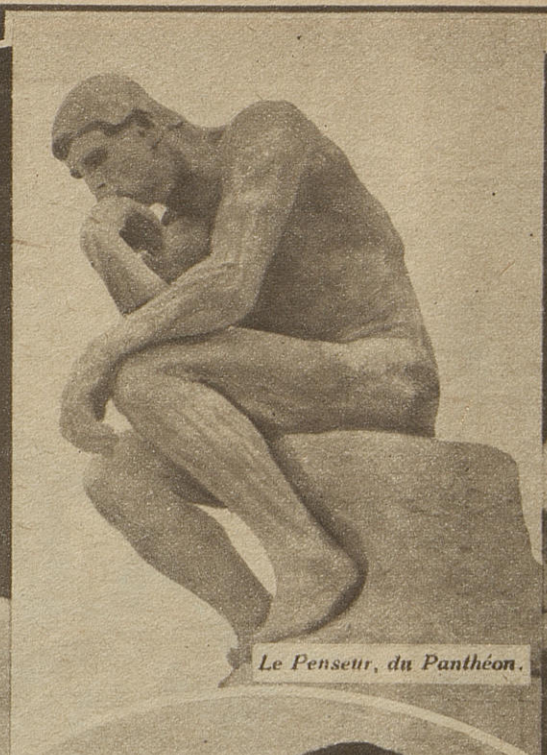
Les Pilules Foster sont vendues par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte ou six boîtes pour 20 fr., impôt compris ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, Rue Saint-Ferdinand, Paris.

RODIN

EST MORT



Minerve.



Le Penseur, du Panthéon.



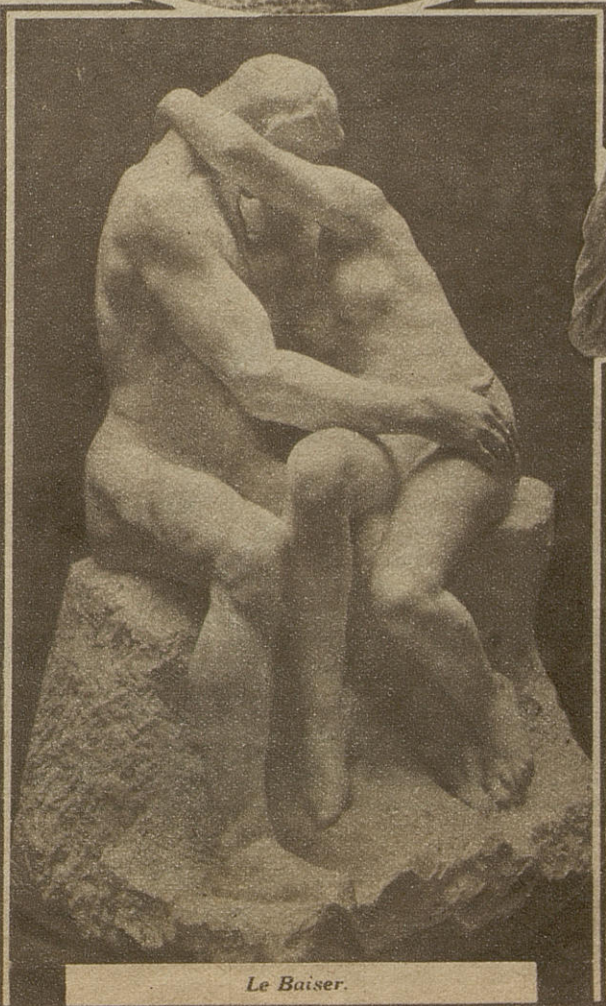
La Pensée.



Auguste Rodin (cliché Dornac).



Bellone.

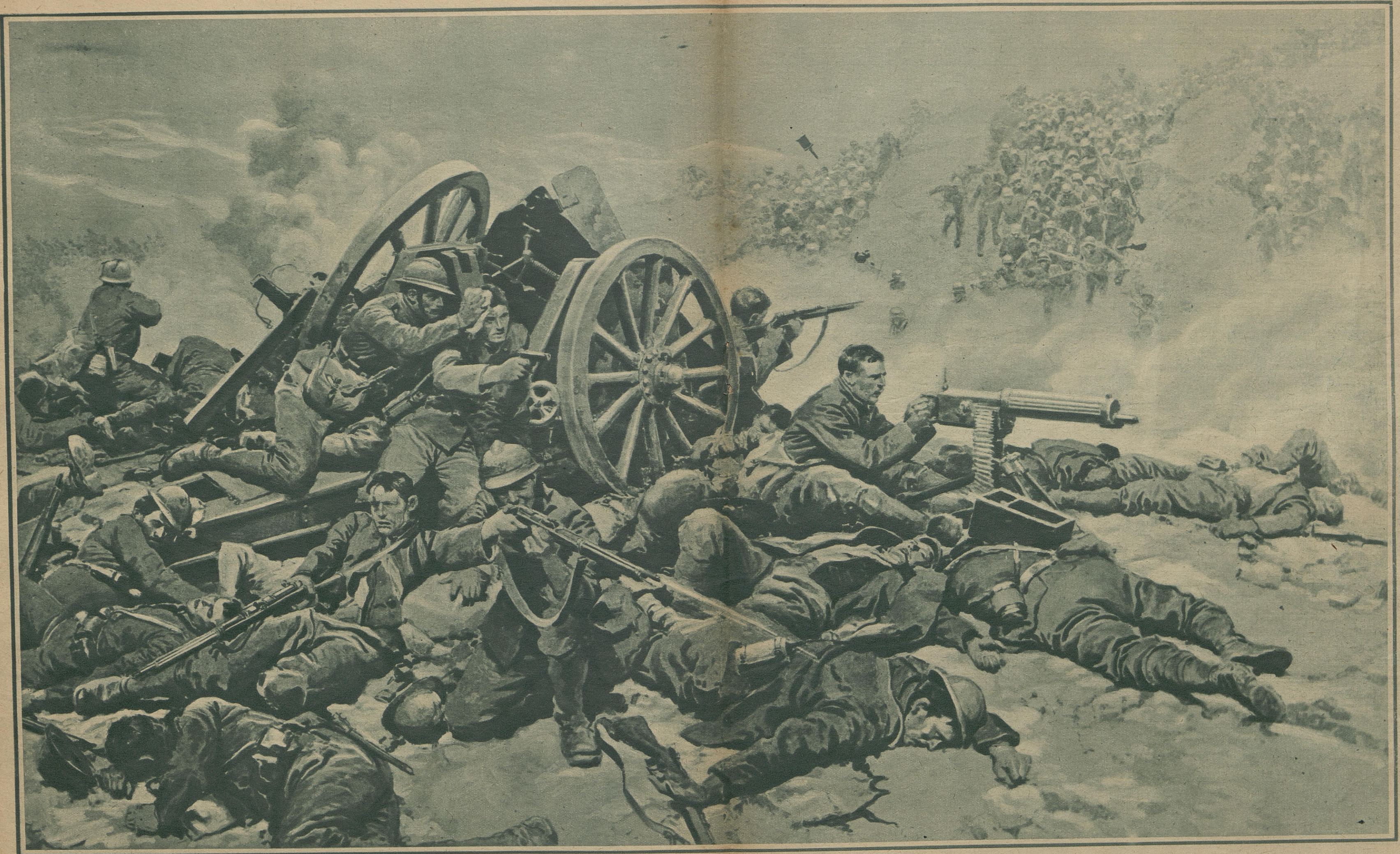


Le Baiser.



Balzac.

Depuis samedi, Rodin l'illustre artiste français qui comptera parmi les plus grands sculpteurs de tous les temps repose dans le parc de la ville des Brillants à Meudon, sous cette statue du *Penseur* qui domine la vallée de la Seine. Aux obsèques, qui en raison des circonstances n'ont pas eu le caractère officiel que le gouvernement aurait voulu leur donner, M. Clémentel, ministre du Commerce, ami du mort, a glorifié au nom de la France ce génie de l'art français dont l'œuvre exprime à la fois la puissance, la méditation et l'intelligence de la vérité supérieure. *L'Age d'airain*, *Saint Jean prêchant*, *la Création de l'Homme*, *les Bourgeois de Calais*, *la Pensée*, *Bellone*, *le Penseur*, *le Victor Hugo* du Palais Royal, *Balzac*, des bustes de *Dalou*, de *Victor Hugo*, d'*Antonin Proust*, de *Clemenceau*. On voit ici quelques-uns des chefs-d'œuvre du maître disparu à l'âge de 77 ans.



UN ÉPISODE DE LA RESISTANCE ITALIENNE ENTRE LE TAGLIAMENTO ET LA PIAVE

La douloureuse retraite de nos alliés qui par tant de points — et surtout parce qu'elle se terminera aussi par une autre victoire de la Marne — rappelle notre retraite de Charleroi, abonde en épisodes d'un magnifique

hérosisme. L'un d'eux est évoqué ici d'après le récit d'un survivant, par le grand artiste Matania. Les Allemands venaient de franchir le Tagliamento, sur des ponts de fortune, et se ruèrent en masses profondes sur la cava-

lerie italienne qui soutenait la retraite. A l'un des carrefours qui commandait plusieurs routes importantes des artilleurs italiens dans la furie de leur désespoir avaient installé deux canons. Autour, des mitrailleurs et des

fantassins s'étaient ralliés, résolus à se faire tuer sur place plutôt que de céder. On voit ici sanglants et farouches les derniers survivants de ce combat épique, accroupis sur leurs morts, tirer leurs derniers coups de feu.

J'ai vu.



J'ai vu.

A LA POURSUITE DES PIRATES : UN DESTROYER ANGLAIS CHASSANT UN SOUS-MARIN ALLEMAND DANS L'ATLANTIQUE PAR GROSSE MER

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN

Illustrations de Gus Bofa.

Dans l'auberge d'un petit port breton, où il s'est retiré, le Hollandais Joseph Krühl s'est lié d'amitié avec le vieux peintre Désiré Poine et quelques pêcheurs. Un nouveau venu, qui se dit médecin américain et se nomme Samuel Eliasar, n'inspire tout d'abord que de l'antipathie à Krühl et à ses amis. Mais ayant fourni au Hollandais l'occasion de le sauver alors qu'il était tombé dans la mer, et ayant pénétré dans le petit cénacle, Eliasar, qui n'est en réalité qu'un aventurier sans ressources, songe à exploiter la crédulité de Krühl. Il confectionne un mystérieux manuscrit qu'il glisse adroitement dans l'éventaire d'une marchande de bric-à-brac où Krühl, en le trouvant, croit avoir décou-

Ce sont de bons matelots, monsieur Gornedouin, particulièrement Pablo, jé vous lé recommande. Rafaélito est un bon matelot aussi, jé l'ai eu déjà sous mes ordres, ainsi qué Manolo. Jé comais aussi l'Italien, il s'appelle Anselmo Cecconi. L'autré, jé né lé connais pas, il sé nomme Perez, Il est originaire du Guatemala, mais jé suis sûr que c'est un bon matelot, parce que celui qui me l'a indiqué connaît les hommes.

— Bonne nuit, monsieur Gornedouin.

— Bonne nuit, monsieur.

— Vous me réveillerez demain pour l'appareillage.

Avant d'aller se coucher, Krühl, Eliasar et le capitaine fumèrent quelques pipes dans le salon.

— Jé suis content de mon équipage, dit le capitaine, avec ces hommes-là, j'irai au bout du monde. C'est tout ce qu'il y a de plus fin, de plus comme il faut dans la navigation.

— Et puis l'équipage a de la « gueule » répondit Krühl! Un mulâtre, un nègre, un Breton, un Italien, trois Espagnols et trois hommes du Nord, c'est tout à fait couleur locale, si l'on pense au but que nous poursuivons. Avec un tout petit effort d'imagination, je pourrais me croire transporté à bord du schooner : le Caprice.

— Le Caprice? interrogea Joaquin Heresa, jé né connais pas.

— C'était le navire que commandait Edward Low, répondit Krühl.

XII

L'ÉQUIPAGE DE FORTUNE

Il n'est pas nécessaire de recopier en détail les observations consignées sur le livre de bord du capitaine Heresa. De Santander à Santa-Cruz, dans la grande Canarie, l'Ange du Nord, son équipage et ses passagers se comportèrent déceunent, à la satisfaction de Krühl et du capitaine.

Le temps s'était lui-même transformé. Un soleil encourageant brillait dans un ciel sans nuage où sa lumière se fondait paisiblement.

Laissant Madère à sa droite l'Ange du Nord toutes voiles dehors poursuivait sa route, dans un effort élégant et presque insensible.

M. Krühl, Samuel Eliasar, le capitaine Heresa et le second, fumaient sur le pont, se



BÉBÉ-SALÉ JOUAIT DE L'ACCORDÉON

laissant aller au bien-être de cette belle journée caressante. C'était dimanche. Bébé Salé avait amené son accordéon avec lui sur le pont. Assis sur une pile de cordages, appuyé contre le grand mât, il jouait des airs plaintifs de la Bretagne.

Il chantait en s'accompagnant de cette voix de tête inimitable, et monotone. Fowler le mulâtre les bras croisés sur sa poitrine, écoutait en marquant la mesure avec ses pieds nus, Fernand, le nègre, sa casquette de cricket enfoncée sur les yeux, sifflait.

— Donne, fit-il, en tendant ses longues mains délicatement plissées dans la direction de l'instrument.

— Donne-lui donc, fit Krühl, il ne te l'abimera pas.

Bébé Salé tendit l'accordéon au nègre, qui tout d'abord, essaya quelques accords pour juger de la valeur et de la souplesse de l'instrument. Puis il éclata de rire, et lança ses jambes dans une gigue compliquée, rythmée par l'accordéon poussif. Essoufflé il dut s'appuyer contre Bébé Salé.

— Donne, fit celui-ci qui ne pensait qu'à reprendre l'accordéon qu'il venait de prêter.

Fernand le lui rendit et Bébé Salé, après l'avoir examiné soigneusement sur toutes les coutures, reprit son chant monotone dont la plainte se mêlait au vent.

Il vente...

C'est le vent de lamer qui [nous tourmente.

— Dites douc Krühl.



vert le carnet sur lequel le fameux corsaire Edouard Low indiquait la cachette de ses 40 millions dans une île de la Tortue aux Antilles. Absolument convaincu, Krühl décide de faire les frais d'une expédition engage Eliasar comme médecin et lui demande de lui recruter un équipage. Dans ce but, Eliasar se rend à Rouen, au Bar du Poisson sec où il engage le patron, une ancienne connaissance à lui, le capitaine Heresa pour commander le brick Ange du Nord qu'il achète pour le compte de Krühl. Après quelques jours de préparatifs, l'Ange du Nord appareille pour l'île de la Tortue comme première escale s'en va relâcher dans le port espagnol de Santander où le second embauche cinq marins.

fit Eliasar, et la mère Ploedac? Krühl, les traits durcis ne répondit pas. La musique agissait sur lui, comme un alcool puissant, générateur d'images, d'énergie subite et aussi d'impitoyable amertume. L'accordéon de Bébé Salé, en évoquant la Côte, le plongeait vivant, par association d'idées dans un désordre de souvenirs bigarrés, où les châles somptueux de Manille permettaient d'entrevoir de belles épaules rondes, où les filles criaient pour le pur plaisir de crier, où les hommes perdaient leur sang dans un jet harmonieux et léger comme une trajectoire de fusée lumineuse, où personne ne retrouvait plus trace de ce qu'il avait pu connaître de bien et de bon dans son enfance.

— Une voile à babord, signala le lieutenant dont l'unique main mettait au point des jumelles à prismes.

— C'est une barque de pêche, dit le capitaine Heresa.

Krühl, un peu congestionné peut-être, mais le visage impassible, déclara : « On va rigoler. »

Il descendit dans sa cabine et remonta tenant sous son bras un rouleau de papier gris.

— Viens, dit-il brusquement à un matelot.

L'homme s'approcha, c'était Peter Lâffe. « Tiens tu vas hisser immédiatement ce pavillon à la corne du grand mât, après avoir amené l'autre. »

— Capitaine, ajouta-t-il en se tournant vers Heresa, avec votre permission, nous allons donner la chasse à ce bâtiment.

Le capitaine regarda Eliasar, qui haussa les épaules, en lui faisant signe d'accepter.

Un coup de sifflet, et tout l'équipage fut sur le pont.

— Mes amis, dit le capitaine Heresa, M. Krühl que voici, vous demande de lui jurer fidélité, nous allons donner la chasse à ce petit bâtiment dont l'aspect est malhonnête. Nous lui demanderons, ce qu'il fait. Et si c'est un bâtiment maudit, comme jé lé pense, et que la Purissime mé protège, nous lé visiterons. S'il fait de la fraude, nous saisisons sa marchandise et l'on partagera la prise selon le grade de chacun, et pour les hommes de l'équipage selon leurs années de navigation. Jévous demande de pousser un hurrah, pour M. Krühl, l'armateur de l'Ange du Nord.

Les hommes ne parurent pas surpris par cette proposition, ils poussèrent un hurrah puissant, en levant un bras en l'air.



J'EN AI EMBARQUÉ CINQ À L'ORIENT... (voir précédent numéro.)

— Monsieur Gornedouin, jé vous prie de faire monter les mousquetons sur le pont, trois chargeurs par arme. Lé canonier à sa pièce avec un homme pour l'aider. Faites exécuter.

M. Gornedouin s'inclina, les hommes se cramponnèrent aux manœuvres.

Pendant ce discours, M. Krühl avait développé son paquet. Il brandit triomphalement un pavillon de soie noire brodé d'une tête de mort en argent. Sous la tête de mort une autre broderie d'argent représentait deux tibias en croix de Saint-André.

— Hisse, dit-il au matelot.

L'homme ayant amené le pavillon tricolore, hissa l'emblème des gentilshommes de fortune à la corne de l'Ange du Nord.

Bébé Salé écarquillant ses yeux clairs, béait devant cette opération.

— Monsieur Krühl, gémit-il d'une voix inquiète.

— Quoi, fit celui-ci. A ta pièce, mon vieux, à ta pièce.

Dannolt et Powler remontaient portant chacun trois mousquetons et des petites boîtes de chargeurs qu'ils jetèrent sur le pont.

Bébé Salé, immobile devant son canon, une petite pièce de 65 montée sur un affût à pivot, regardait le malheureux voilier dont il devait faire un but pour son adresse.

— Tu vas tirer un peu court, dit le capitaine Heresa, et puis tu resteras tranquille.

Bébé Salé chargea sa pièce et sans attendre le commandement fit feu dans la direction de la barque de pêche.

Une gerbe blanche indiqua que le coup était en effet un peu court.

A bord du bâtiment on pouvait voir les quatre hommes d'équipage s'agiter, faire des signes. Ils hissèrent enfin une manière de drapeau blanc.

A ce moment l'Ange du Nord arrivait sur eux. D'un coup de barre donné à temps il longea en la frôlant presque la barque de pêche.

Dans un éclair, Krühl put apercevoir des individus levant les bras au ciel. Il entendit confusément un bruit de voix rauques. Un petit homme bedonnant dont on ne voyait que les yeux blancs et la barbe noire, agitait un drapeau blanc.

— Laissez-les aller, dit Krühl, continuons notre route.

— Et l'équipage? demanda Heresa.

— Quoi, l'équipage.

— Ouais, pour la prisé, cé qué vous avez promis.

— Ah bon! Dites que l'on distribuera une double ration de rhum ce soir.

— Mujer! Permettez-moi dé vous dire monsieur, qué vous en avez dé bonne. Tout d'abord, je vais faire amener cé pavillon d'enterrement.

Le capitaine Heresa prenant le quart de nuit avec les babordais, c'est-à-dire de minuit à quatre heures, se reposait dans sa cabine. M. Gornedouin arpentait le pont de long en large donnant des conseils à Pablo qu'il avait l'intention de proposer à Joaquin Heresa en qualité de bossman.

On alluma les feux. Sous la lueur verte de tribord le second paraissait livide.

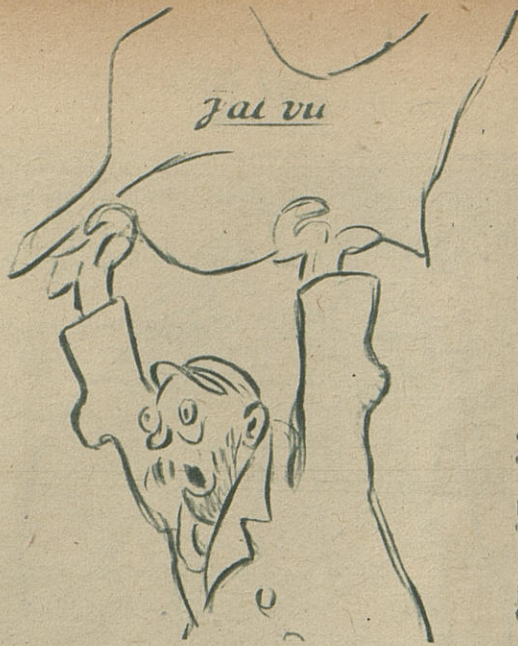
A l'avant, les matelots honoraient par des chants appropriés la largesse de Krühl. Fernand servait les parts avec son boujaron.

Quand tout le monde fut servi, Fernand porta son gobelet à la hauteur de ses yeux et but à la santé des « frangins ».

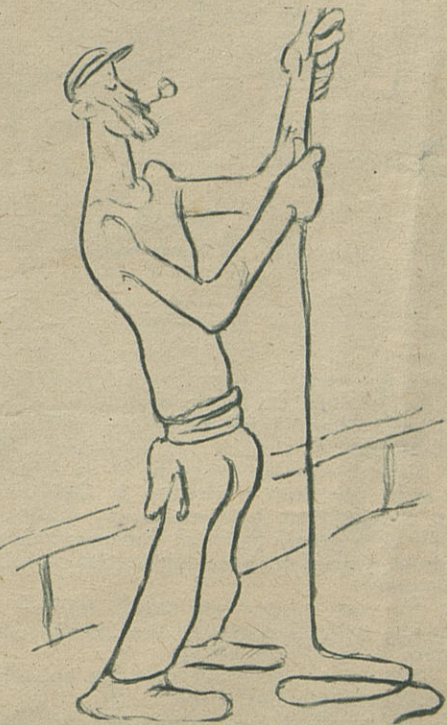
On ne pouvait guère imaginer une physiologie plus franche que celle de ce nègre. Elle ne cachait pas la qualité de l'individu qui s'affirmait à première vue comme un scélérat de la plus basse espèce. Il avait vécu très longtemps à Paris. Ses nombreux avatars l'avaient même conduit sur le ring, en qualité de soigneur d'un boxeur de couleur qui connut en son temps quelque célébrité.

Fernand de son long séjour dans la capitale où il avait vécu en ruffian, gardait un accent un peu grasseyant dont il était fier. Il connaissait également l'argot dans ses formes les plus modernes et considérait cette connaissance comme l'expression la plus évidente de sa supériorité.

Il avait déjà su prendre de l'ascendant sur



UN HOMME BEDONNANT AGITAIT UN DRAPEAU BLANC



L'HOMME HISSA LE PAVILLON



L'ALCOOLISME SEMBLAIT ETRE LA VERTU DOMINANTE DE L'EQUIPAGE

ses camarades qu'il dominait nettement par les seules ressources de son esprit éblouissant et de sa conversation imagée.

— Aux frangins! dit-il en buvant son rhum.

Les Suédois que l'alcool enthousiasmait, attaquèrent une chanson qui paraissait une traduction intégrale du fameux : halte-là, les montagnards sont là!

— Hé la ferme, avec vos cantiques! commanda Fernand.

Les Suédois se turent sauf un qui s'apercevant qu'il chantait timidement seul abandonna la partie:

— Dites donc les gâs, fit Fernand les mains passées dans sa ceinture. Qu'est-ce que vous dites de la prise?

Les Espagnols ricanèrent.

— Mon avis, c'est que cet homme me dégoûte, je parle du gros, de l'armateur à la manque. Ça n'a rien dans le ventre, ces grands types-là. J'en ai knockouté qui le doublaient. Moi je ne marche pas pour qu'on se paye ma pomme. Je suis franc et je veux qu'on « soye » franc. Si le gars veut jouer ce petit jeu-là, faudra qu'il casque. Vous avez vu ça, branle-bas de combat comme sur un croiseur de bataille. Et puis plus rien. Le gars a eu peur, je vous le dis, et puis le capitaine aussi, sans compter le toubib à la manque. En voilà un à qui je conseille de ne pas l'ouvrir de trop quand je serai là.

— Ah quoi, quoi, interrompit Bébé Salé, je connais M. Krühl. C'est un brave homme. S'il a fait attaquer cette barque, c'est que son cas n'était point clair, dame non. C'te barque là, Fernand, ça d'avait servir à ravitailler les sous-marins. V'là pourquoi que M. Krühl m'a donné l'ordre de tirer dessus.

— T'as pu de rhum à la cambuse, demanda le nègre.

— Ah dame non. Je n'touche jamais que la provision pour la journée.

— Ah oui, tu m'as l'air encore d'être dessalé toi, répondit Fernand en haussant les épaules dans un geste de commisération infinie.

— Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça, fit Bébé Salé.

— Moi, continua le nègre sans s'occuper du vieux Breton. Moi je vous dis que tous les gars de l'arrière ont les flubes. Je l'ai bien vu.

— Les tribordais au quart debout, debout debout!

La voix du lieutenant résonna en haut de l'échelle, des hommes se précipitaient sur leur ciré, car il brumait. On entendit les lourdes bottes râcler sur les barreaux de fer, et des pas pesants marteler le pont.

— Dis donc, Bébé Salé, t'es pas exempt de quart, ma vieille, dit Fernand en attrapant l'échelle.

Le capitaine Heresa enveloppé dans son caoutchouc doublé de flanelle rouge bâillait en arpentant le pont.

La lune inondait la mer de clarté et ses reflets traçaient sur les flots un sillage lumineux dans la plus belle tradition des cartes postales représentant un effet de lune sur la mer. Les voiles de misaine se découpaient en ombres chinoises dans la nuit claire.

— Qui a donné l'ordre d'allumer les feux? demanda le capitaine à Pablo.

— C'est le lieutenant.

— Vous allez m'éteindre ces feux tout de suite, Virgen del Carmen! tout de suite. Allumer des feux, à l'époque où nous vivons, pourquoi pas sonner du cor de chasse pour avertir qué nous sommes là.

Pablo éteignit les feux.

Le capitaine s'approcha du timonier, donna quelques ordres pour rectifier la route.

— As-tu encore du rhum? demanda-t-il à Bébé Salé.

Et sur la réponse affirmative de ce dernier il l'envoya remplir son gobelet.

L'homme à la barre, chantait, et la lune glissait elle aussi « avec assoupissement et musique » semblant lutter de vitesse avec l'Ange du Nord.

Soudain, au milieu de cette félicité presque extatique, les voiles claquèrent subitement, le grand mât gémit, les amures de grand-voile cédèrent; l'Ange du Nord secoué d'un formidable frisson stoppa.

Dans la cantine on entendit dégringoler une pile de casseroles tandis que la voix de Bébé Salé, jurait des : « Bon dieu de vingt dieu ! »

J'ai vu

— Mujer, hurla le capitaine. C'est dé ta faute crétin ! Nous avons fait chapelle (1).

Il secouait l'homme à la barre.

— Tu es encore ivre. Attention les autres. Tout le monde à la manœuvre.

Il siffla.

Les hommes mal réveillés par la secousse et les idées un peu obscurcies par la double ration de rhum, arrivaient en se bousculant.

— Monsieur Gornedouin, c'est ce crétin, qui nous a fait faire chapelle.

Krühl, Eliasar arrivaient à leur tour.

— Qu'est-ce qu'il y a, fit ce dernier en bâillant.

— Tout le monde à la manœuvre, glapissait Heresa, ah le crétin !

Toutes les voiles étaient masquées. Krühl et Eliasar, joignirent leurs efforts à ceux de l'équipage.

Ils passèrent le reste de la nuit à s'abimer les mains contre les cordages.

Enfin, l'Ange du Nord reprit sa course. On en était quitte à bon compte.

Heresa descendit prendre son bol de café dans le salon. Il était furieux.

— C'est votre rhum, s'écria-t-il en apercevant Krühl, c'est votre rhum, qui nous vaut cette avanie. Mujer, jé né veux plus de ces histoires-là à bord. J'ai la charge de ce navire et j'entends le commander comme jé veux.

— Mais capitaine, dit Krühl.

— Ouais, jé né suis pas content.

Il s'enferma dans sa cabine.

Krühl déconfit regardait Eliasar, qui ne put s'empêcher d'éclater de rire devant la mine de son compagnon !

— Allons, mon vieux, ne pleurez pas. Le capitaine a raison. Votre histoire de pavillon noir était amusante au possible, mais n'oubliez pas que nous avons des projets sérieux à réaliser.

— C'est vrai, dit Krühl... Je vais aller faire des excuses au capitaine.

— Attendez, laissez-le cuver sa colère. Je le connais, dans dix minutes, il n'y pensera plus.

En effet, au déjeuner le capitaine Heresa fit son apparition avec un visage souriant et à peu près bien rasé. Il avait revêtu pour la circonstance une superbe chemise de soie bleue, achetée à Santander.

— Capitaine, dit Krühl loyalement, je vous prie de m'excuser pour l'histoire du pavillon noir.

— Ouais, ouais, sourit le capitaine. Plus dé peur qué dé mal. Jé suis content car j'ai constaté que mes hommes manœuvraient comme des amours.

— Les braves gens ! murmura Krühl.

Pour fêter la réconciliation, Bébé Salé dut apporter le champagne. Une bouteille d'abord, puis deux, puis quatre. On entendait des bouchons sauter joyeusement et les exclamations de plus en plus enjouées des habitants de l'arrière.

Powler remonta avec une bouteille à moitié pleine qu'il dissimulait sous son maillot. Il appela Fernand.

Les deux hommes l'un après l'autre burent au goulot, à la régala.

— Tu sais toi, le vieux dab, faut la boucler, dit Fernand à Bébé Salé, traversant le pont avec la cafetière et les liqueurs.

XIII

C'EST LE VENT DE LA MER QUI NOUS TOURMENTE

— Jé suis à peu près certain d'avoir repéré l'île en question, déclara le capitaine Heresa à Krühl, dont le visage s'empourpra de plaisir à cette nouvelle.

Eliasar qui savait à quoi s'en tenir, pour avoir chaque nuit médité sur le document avec Heresa, félicita cependant le capitaine et manifesta un enthousiasme qui permit à l'imagination de Krühl d'envisager l'affaire comme heureusement terminée.

(1) Un bâtiment fait chapelle lorsque les voiles précédemment pleines deviennent masquées sans qu'on le veuille.



M. KRÜHL, SAMUEL ELIASAR ET LE SECOND FUMAIENT SUR LE PONT

— Si le « toubib » s'emballé, s'exclama-t-il, c'est que les alouettes sont cuites.

En effet Eliasar présentait le plus souvent, un front buté et chagrin aux hypothèses les plus satisfaisantes du capitaine et de Krühl. Il n'osait pas trop contredire le capitaine, dont il appréciait la compétence, disait-il, mais il ne se gênait pas pour doucher savamment les espoirs les plus intimes du robuste Hollandais.

— Ne vous excitez pas Krühl, répétait-il alors que ce dernier croyait déjà toucher de la main, le but de son voyage.

— Vous avez été couvé dans un appareil frigorifique, répondait Krühl.

— N'écoutez pas, intervenait le capitaine, n'écoutez pas ; c'est le mauvais cafard qui le travaille toute la nuit. Jé né dis pas que ce sera facile, mais il y a touté les chances pour nous. Dans un mois nous saurons à quoi nous en tenir, et j'ai la conviction que la source du Pactole cé fleuve fabuleux, se trouvera dans un ou plusieurs coffres en chêne, avec des ferrures comme on n'en fait plus de notre temps.

La cabine de Krühl était le lieu de rendez-vous choisi par les habitants de l'arrière pour se communiquer leurs impressions.

On y buvait frais et avec abondance, et l'on y dégustait quotidiennement les friandises confectionnées par les mains adroites du mulâtre.

— Ah ça c'est bon, Powler, s'écriait Krühl devant l'excellence de la pâtisserie.

Powler avait acquis de ce fait une prépondérance marquée sur Bébé Salé qui, de dégoût et de fureur contenue rendait un culte dévôt au tonneau de tafia dont il avait la garde.

Fernand, le nègre avait su s'attirer son amitié, tout simplement parce qu'il détestait autant qu'une dent cariée, l'abominable sang-mêlé, détenteur de la faveur du grand patron.

— Tu verras, tu verras, disait Fernand à Bébé Salé, tu verras comment qu'un beau jour je flanquerai une pile à ce garçon-là ! Et faut s'en méfier, c'est moi qui te le dit, père Bébé Salé ; si l'on se laisse faire, ce dégoûtant nous aura tous. As-tu du rhum, mon père Bébé Salé ?

Bébé Salé pour l'ordinaire, émettait quelques grognements et quelques « tu vas fort » timidement murmurés.

— Ah vieille brebis, ricanaît Fernand, ne fais pas l'enfant, donne, donne moi la bouteille bloody pard !

Alors Bébé Salé disparaissait dans sa cambuse et remontait sur le pont. Il jetait un coup d'œil méfiant vers l'arrière, et partageait, fraternellement et à la régala, le contenu du flacon !

L'alcoolisme semblait la vertu la plus digne d'être pratiquée par l'équipage de l'Ange du Nord. Dans les conversations entre les matelots qui presque tous parlaient français, sauf un Espagnol et le suédois Dannolt, on n'entendait que les mots de « pinter, pintoche, gobelotter, se noircir la gueule, s'en mettre plein la lampe, etc. »

Gornedouin, le lieutenant, semblait le lien réunissant ce faisceau d'individus de races et de couleurs différentes. Il buvait avec l'équipage, il buvait avec les habitants de l'arrière. C'était le truchement idéal pour interpréter les ordres du capitaine Heresa, peu communicatif.

Krühl arpentait le pont, s'intéressait à la marche du bâtiment, regardant les hommes de son équipage avec un sourire attendri. « Quels braves gens ! » disait-il au capitaine.

Cet excellent homme était ainsi fait qu'il eût trouvé l'enfer peuplé d'estimables créatures et que la vision d'un diable harcelant un damné n'eût laissé dans son cerveau qu'une impression de cordialité, peut-être un peu brutale.

Il faisait maintenant très chaud et le bateau sentait la peinture chauffée par le soleil. Le voyage allait se terminer sans incidents, à la grande joie de Gornedouin et d'Eliasar, qui l'un à tribord, l'autre à bâbord se fatiguaient les yeux à guetter le sillage révélateur d'un sous-marin en chasse.

Heresa ne manquait jamais de plaisanter Eliasar sur sa peur des sous-marins. Il en résultait un échange de propos souvent dépourvus d'aménité.

Ceci n'empêchait pas Eliasar de fumer pendant de longues soirées dans la cabine du capitaine, en l'absence de Krühl, couché et dormant à poings fermés.

— Quand vous aurez trouvé l'île, disait Eliasar, vous m'avertirez, nous débarquerons et alors... vous ne marchez toujours pas ?

— Naon ! jé vous préparerai tout le travail, jé n'ai qu'uné parole !

Eliasar se mordait les lèvres et se promenait de long en large dans la cabine d'Heresa impassible.

— Bon Dieu ! bon Dieu ! soupirait-il.

Le lendemain, dans la cabine de Joseph Krühl occupé à se faire la barbe, le capitaine Heresa plus soucieux que jamais se plaignait avec amertume de la veulerie et du pessimisme d'Eliasar.

— Il est évident que le gars n'est pas très encourageant, opinait Krühl. J'aurais dû le laisser à terre avec une somme d'argent à valoir sa part. Cependant, vous savez, Heresa, il ne faut pas exagérer, c'est un bon petit gars dans le fond.

Heresa sorti pour prendre son quart, Eliasar, la démarche nonchalante, pénétrait à son tour dans la cabine de Krühl.

— Heresa, vient de sortir d'ici, geignait-il. Quelle barbe que ce bonhomme-là. Ah l'animal, il m'a bourré le crâne toute la soirée d'hier avec ses bonnes fortunes, son élégance et les avantages physiques dont la nature l'a gratifié. Et notez que le bougre est affreux comme il n'est pas permis de l'être. Si j'avais hérité de la cinquième partie de ce qu'il nomme sa beauté, je vous assure, mon cher Krühl, que je passerais mon existence dans une cave à étudier les mœurs et les manies conjugales des champignons de couche.

(A suivre.)

PIERRE MAC ORLAN



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



“ LA VIE ET LA MORT DE GUYNEMER ” numéro spécial de La Guerre Aérienne Illustrée envoyé franco contre 65 centimes adressés à l'Édition Française Illustrée, 30, Rue de Provence, Paris.

J'ai vu.



LES MARINS AMÉRICAINS QUI VONT S'EMBARQUER POUR LA FRANCE, DÉFILENT MUSIQUE EN TÊTE DANS LES RUES DE NEW-YORK (photo prise du 20^e étage d'un gratte-ciel.)

Globéol

donne de la force

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs épuisés toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



Augmente la quantité et la qualité des globules rouges.

Remédie à la carence des tissus.

Dr Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
Le flacon 1^{er} 1,20; les 3 flacons 1^{er} 2,00.

L'OPINION MÉDICALE:

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

Dr Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

Docteur BELLONI FEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence)

FILUDINE

et les affections du foie

FILUDINE est le remède type:

- 1° Des coliques hépatiques et de la lithiase biliaire;
- 2° Des cirrhoses du Foie;
- 3° De la dyspepsie gastro-intestinale;
- 4° Du paludisme, dont elle est le seul et véritable spécifique, associée à la quinine;
- 5° Du diabète.



L'OPINION MÉDICALE:

« Le meilleur moyen de régénérer la cellule hépatique, dont la fonction est si souvent altérée dans le diabète, est l'emploi chez les diabétiques de l'opothérapie hépatosplénique, telle que permet de la réaliser admirablement la Filudine chaque fois que la glande hépatique se montre inférieure à sa tâche. »

Dr E. AMÉRIC, Ex-chef de clinique à l'Université de Toulouse.

HORS CONCOURS SAN FRANCISCO, 1911

Nouveau Prométhée, l'hépatique est délivré par la FILUDINE de la maladie qui lui ronge le foie.

« Nous possédons le vrai spécifique du paludisme, de l'insuffisance hépatique, de toutes les altérations dont souffre le foie: cirrhose, diabète, coliques, cancer; nous pouvons terrasser les hépatites intermittentes les plus tenaces. Avec la Filudine a cessé le cauchemar de notre ancienne impuissance dans le traitement des maladies hépatiques. Il faut qu'on le sache aussi bien chez nous qu'outre-mer. Il faut qu'aucun médecin ne puisse désormais l'ignorer. »

Dr DASSY DE LIGNIÈRES,

Ancien chef de laboratoire de la Faculté de Médecine de Paris.

Les pharmacies et Dr Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, 11 fr.

EN VUE DE JÉRUSALEM : LE TOMBEAU DU CHRIST AU POUVOIR DES ALLIÉS



A l'heure où nous mettons sous presse, les troupes montées et les troupes d'infanterie de l'armée du général Allenby doivent avoir opéré leur jonction et être en vue de Jérusalem. Le 18 novembre après leur entrée à Tahta, les cavaliers anglais n'étaient plus qu'à 19 kilomètres de la Ville Sainte, dont la population attend

avec une fébrile impatience l'arrivée de ses libérateurs. « On vous recevra là-bas à bras ouverts ! » a déclaré un des officiers turcs, prisonnier à Gaza, et convaincu de la chute inévitable de la ville, malgré les tentatives de résistance de l'armée ottomane que les officiers allemands de Von Sanders ne peuvent plus retenir